

Ces traits mâles et réguliers semblent refléter la noblesse des sentiments de ce soldat sans peur et sans reproches.

* * *

J'en apprends une très bonne, à l'instant ; je vous la donne, c'est une primeur, à moins qu'un indiscret n'ait volé la chose.

Ceci se passait à la Nouvelle-Orléans, il y a de cela..... ans, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste voulait faire convenablement les choses, au 24 juin, commanda à un peintre de crû une bannière, mais une bannière soignée.

—Comprenez-vous bien, dit le président, deux branches d'érables et un castor.

—Deux branches d'érables et un castor.

—Est-ce bien compris ?

—.....et un castor ?

—Oui, un castor, un vrai castor, quoi !

—Pour quand le castor et l'érable ?

—Demain, sept heures, on part à sept heures et un quart précises.

L'homme s'en va.....

* * *

Hélas ! trois fois hélas !

Le lendemain, à sept heures et vingt minutes—on avait retardé le départ de cinq minutes—le peintre paraît avec la bannière, qu'il déploie d'un air fier et patriotique.

—La voilà, dit-il, la bannière canadienne !

* * *

Horreur ! Oui, la voilà, la bannière, elle est là, la voyez-vous ?

Deux branches d'érables splendidement faites, vertes, nature, sur fond blanc, et au milieu, un castor. Quel castor ? ? ?

Canadiens, voilez-vous la face, ce castor était un vrai castor !

Un chapeau..... !!!

LÉON LEDIEU.

CLARA DUMONT

(Suite et fin)

CLARA fut sensible à la générosité de sa bienfaitrice, malgré que les termes du testament ne lui plussent guère.

Malheureusement, on sut bientôt que Clara était riche, et la terre qui recouvrait la dépouille mortelle de Bibiane Lourbec n'était pas encore sèche, que déjà les époux assaillaient sa nièce.

Clara, tout d'abord, leur fit la sourde oreille, mais bientôt la solitude se faisant autour d'elle et effrayée par l'idée de coiffer sainte Catherine, elle se mit à réfléchir sérieusement.

Elle fut même sur le point de prendre une décision sage et de contracter un mariage raisonnable.

Il y avait dans son voisinage un honnête jardinier, du nom de Poisvert, qui, après avoir passé quelques années aux Etats-Unis, où il s'était amassé quelques milliers de piastres, était revenu au pays avec l'intention d'y faire souche.

Il avait déjà vu Clara à l'église, il l'avait aussi rencontrée quelque fois en promenade avec sa tante. En bon voisin, il avait rendu à ces dames quelques-uns de ces petits services qui entretiennent les bonnes relations.

Clara lui plaisait beaucoup, à ce point qu'il avait maintes fois déclaré que si jamais il prenait une femme, mademoiselle Clara serait la choisie.

Poisvert était un parti fort désirable ; aussi, bien des mères l'auraient pris pour gendre.

Quelques mois après la mort de Bibiane Lourdec, Poisvert, qui jusque-là s'était tenu à une distance respectueuse, chargea son confesseur de parler pour lui à Clara.

Ce digne prêtre, qui aimait beaucoup Clara et Poisvert, parla à la jeune fille des bonnes qualités du jardinier, de son amour du travail, de son honnêteté, etc. Il l'assura qu'elle serait parfaitement heureuse en ménage avec un pareil mari.

Clara fut flattée des intentions de Poisvert, elle fut même sur le point de consentir ; malheureusement, ses idées romanesques vinrent de nouveau se mettre en travers.

Elle ne donna qu'une réponse évasive à Poisvert.

De même que dans l'air vivent des oiseaux de proie, ainsi parmi les hommes se rencontrent des chevaliers d'industrie et des escrocs, qui préfèrent extorquer une fortune que de se donner le trouble de la gagner honnêtement. On voit le plus souvent ces gens se faufiler avec succès auprès des héritières.

Parmi tous ceux que l'appât de la richesse avait attirés auprès de la belle Clara Dumont, il s'en trouvait un qui avait sûrement deviné ses vanités. Il s'y prit de telle façon que bientôt la pauvre fille se crut aimée sincèrement.

Alfred Lairbon, qui se faisait appeler le comte Sainte-Foye et se prétendait allié aux grandes familles des de Narbonne, des d'Armagnacs, des de Lara, en France, était tout bonnement le fils d'un cordonnier du comté de Napierville. Sous le prétexte de faire son chemin plus vite, il était venu à Montréal où il s'était fait admettre instituteur assistant dans une école élémentaire. Fatigué de la vie de pédagogue, il abandonna bientôt l'enseignement pour faire mieux, à son dire. Il s'insinua si bien dans les faveurs d'un prêtre riche, qu'il parvint à lui extorquer quelques milliers de piastres, qu'il gaspilla en peu de temps. Ayant tenté de refaire sa fortune au moyen de timbres-poste contrefaits, il faillit être pincé par la police, qu'il eut cependant le bonheur de dépister. Il était encore au large quand il fit la connaissance de Clara.

La malheureuse enfant ne connaissait de la vie que ce que lui en avaient appris les romans, crût bien qu'elle avait trouvé le mari de ses rêves, lorsqu'elle vit entrer chez elle ce beau garçon, élégant, fin parleur et de plus titré.

Lairbon ne s'attendait certes pas d'être aussi bien reçu. Quand il s'aperçut à qui il avait affaire, il leurra Clara de la belle façon, et lui conta sur sa vie, à lui, les choses les plus étonnantes. Il fit miroiter à ses yeux un avenir tout brillant d'honneurs et de richesses, et Clara, en devenant sa femme, comblait ses vœux et en faisait un mortel heureux au-delà de toute conception.

Pendant une quinzaine ses visites furent assidues et ne firent que confirmer Clara dans sa crédulité, malgré les avertissements de ses amies. Enfin, le mariage eut lieu, et les époux partirent pour New-York.

Clara emporta avec elle tout ce qu'elle avait de bijoux et d'argent. Son mari ne lui avait fait que quelques présents de peu de valeurs, les vrais cadeaux ne devant être faits qu'à New-York.

Le lendemain de leur arrivée dans la métropole américaine, Lairbon quitta l'hôtel de grand matin en disant qu'il reviendrait dans quelques minutes ; à onze heures, il n'était pas encore de retour. Clara aurait bien voulu aller à sa recherche, mais le moyen ! Valait autant chercher une épingle dans une tasserie de foin. A New-York, un mari perdu ne se retrouve point.

Cependant, elle se décida à faire quelques recherches, mais avant elle chercha son portefeuille pour le consulter. Elle ne put le trouver, il avait disparu avec tout son argent, ainsi que sa montre et ses bijoux. Tout ce qu'elle trouva dans un de ses gants, sur une table, fut un morceau de papier sur lequel elle lut ce qui suit :

Ma toute belle,

Comme je vous savais très généreuse, j'en ai profité. J'avais besoin d'argent, je vous en ai emprunté, quitte à le remettre quand je pourrai.

Il ne m'est pas possible de retourner au Canada, le climat y est trop malsain. Veuillez ne plus me chercher, ce sera peine perdue.

J'aurais fait un mauvais mari, voyez-vous, et vous, avec vos idées romanesques, vous auriez fait une épouse à battre quatre fois par jour. Vaut mieux se séparer de suite.

Je ne suis plus comte que vous êtes duchesse,

Votre époux reconnaissant,

ALFRED LAIRBON.

Vous devinez le reste.

La pauvre Clara, sans le sou, eut toutes les misères du monde à obtenir de l'hôtelier ou elle logeait quelques jours de délai, pour faire venir l'argent nécessaire à son retour à Montréal.

Honteuse et confuse de son équipée, elle revint chez elle, regrettant, mais trop tard, d'avoir été si folle.

Clara avait l'âme bien trempée, dès qu'elle se vit forcée de reconnaître que son mari n'était qu'un vaurien, elle étouffa dans son cœur l'amour qu'elle

avait eu pour lui. Ses idées romanesques ne hanterent plus son imagination.

Elle trouva sa consolation dans les œuvres de charité et dans le soin qu'elle prenait de prévenir les jeunes filles contre les dangers des romans.

—Si j'avais été un peu plus fûtée, disait-elle souvent, au lieu d'être la veuve d'un voleur vivant, je m'appellerais madame Poisvert, et je serais heureuse.

STANISLAS COTÉ.

(Imitée de M. de Margerie.)

LA DERNIÈRE ÉTREINTE



DIEU, mère bien-aimée ! toi qui m'as nourri, toi qui as guidé mes premiers pas, toi dont les bras caressants m'ont servi de berceau, toi dont le cœur aimant m'a appris à aimer ! A cette heure où je quitte tout ce qui m'était cher, combien je sens que tu m'es plus chère que tout le reste ! A toi ma dernière étreinte ! que ton cœur soit le dernier qui ait battu contre mon cœur !

—Adieu, enfant de ma jeunesse, radieuse fleur de mon printemps ! Ma jeunesse s'est évanouie, ma vie touche à son automne, mais je n'ai pas accordé un regret aux années disparues. N'étais-tu pas là, toi, ma jeunesse et mon printemps ? Et maintenant tu me quittes pour des dangers dont ta mère ne pourra te garantir ! Quand tu étais enfant, si tu souffrais, si tu t'étais blessé dans tes jeux, tu m'appelais à ton secours, et mes soins t'avaient bientôt guéri. Qui panseras tes plaies maintenant, si le fer de l'ennemi déchire ta chair ? O mon fils, mon fils ! pourquoi faut-il que tu partes !

—Calme-toi, mère : ton fils est ce que tu l'as fait. Te souviens-tu des jours de mon enfance ? Comme tu me souriais, lorsque je m'exerçais aux jeux virils ! Comme tu étais fière de moi, lorsque je l'avais emporté sur mes compagnons ! Et quand je demeurais assis à tes pieds, suivant des yeux ton fuseau qui tournait et tes doigts agiles qui tordaient le fil, comme tu me racontais les exploits de nos aïeux ! Tu m'apprenais, tout petit, l'amour de la patrie, et tu m'embrassais avec une tendresse pleine d'orgueil que je me m'écriais : " Et moi aussi, je serai vaillant ! "

—Hélas ! folle que j'étais ! oui, je me plaisais à voir tes faibles mains essayer de soulever les armes de ton père. Qu'il est beau ! pensais-je : on dirait l'Amour se couvrant des armes de Mars. Et tant que ce n'était que des jeux, je me réjouissais, et mon cœur se gonflait d'orgueil quand mon fils était proclamé le plus fort, le plus agile, le plus brave, entre ses jeunes compagnons. Mon fils, me disais-je, sera un héros, il fera honneur à sa patrie... Oh ! maintenant, je voudrais être l'esclave dont le fils, esclave lui-même, n'a point de foyers à défendre : la guerre, au moins, n'arrache point son enfant de ses bras !

—Courage, mère, courage ! Toi qui m'as appris l'amour de la patrie, toi qui m'as enseigné mon devoir, souviens-toi de tes nobles leçons. Reviens à toi ! et si tu vois ton fils tomber dans la bataille, songe que les larmes de la honte sont cent fois plus amères que celles de la douleur. Mais qu'ai-je besoin de te parler ainsi ? Même à cette heure terrible où nos deux cœurs se brisent, ne me repousserais-tu pas avec horreur si j'avais la lâcheté de te dire : Je reste ! Encore un baiser, et adieu ! Puissé-je te revenir ! car si je reviens, je te reviendrai digne de toi et de nos aïeux.

—Adieu donc, mon fils, ma joie, mon espérance, mon dernier amour ! Non, je ne te retiendrai pas ; non, je ne t'arrêterai point sur la route du devoir ; mais que les dieux immortels exaucent la prière d'une mère ! que toutes les mères s'unissent à moi pour les supplier ! que, par leur puissance infinie, ils versent dans les cœurs des mortels l'amour d'une bienheureuse paix ! que les hommes cessent de se disputer la terre ; qu'ils s'aiment et s'entraident comme des frères ! Alors la guerre impie disparaîtra du monde ; alors les cœurs des mères ne se briseront plus dans un douloureux adieu !

M^{me} J. COLOMB.

On ne prend guère la peine de persuader le peuple quand on peut l'abuser. F. BARRIÈRE.